

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

vendredi 22 mai 1925

Sommaire :

Comment cela finira-t-il?

Le centenaire de Saint-Simon

Lettres d'un pèlerin de Jérusalem

Romantisme militant

Edouard VII

Hilaire Belloc

Fernand Deschamps

Chan. Paul Halflants

Léopold Levaux

Comte Perovsky

Les idées et les faits : Chronique des idées : Sainte Sophie - Madeleine Barat,
Mgr. J. Schyrgens. — Afrique du Sud. — Etats-Unis.

La Semaine

Il y a huit jours « ça y était », quand ces lignes paraîtront « ça n'y sera plus », le ministère Van de Vyvere aura vécu.

Et pourtant son programme était aussi démocratique que les plus démocrates des démocrates pouvaient le souhaiter.

Cela n'aura pas empêché les « démocrates » socialistes de voter contre lui.

Pourquoi ?

Parce que ces Messieurs veulent non seulement un programme démocratique, mais aussi que ce pro-

gramme soit réalisé par « les élus de la classe ouvrière ».

Ce qu'ils poursuivent, c'est la constitution d'un gouvernement de classe, c'est-à-dire une dictature prolétarienne plus ou moins voilée.

Or, si le programme du cabinet Van de Vyvere eut pu faire grand bien au pays, exécuté par des hommes sages, également préoccupés de tous les intérêts de la nation, le même programme appliqué à la manière socialiste peut exposer la Belgique aux pires dangers...

Bruxelles : 11, Boulevard Bischoffsheim.

(Tél. : 220,50; Compte chèque postal : 489,16)

GRANDE MAISON de BLANC.

MARCHÉ-AUX-POULETS

BRUXELLES

NOUVEAUTÉS ÉLÉGANTES

FOURNISSEUR DE LA COUR, DES MINISTÈRES
— ET DES GRANDES ADMINISTRATIONS —

TROUSSEAUX

POUR DAMES, HOMMES
ET ENFANTS

LAINAGES - SOIERIES - LITERIE - RIDEAUX - COUVERTURES
GANTERIE - MAROQUINERIE - BONNETERIE
ROBES - MANTEAUX - FOURRURES

SPÉCIALITÉ DE LINGE ET TROUSSEAUX POUR
ÉTABLISSEMENTS RELIGIEUX ET PENSIONNATS
LINGE D'ÉGLISE

NOUS NE METTONS EN VENTE QUE DES
ARTICLES DE
PREMIER CHOIX ET DE QUALITÉ GARANTIE

Comment cela finira-t-il?

Je voudrais reprendre l'analyse de la question des salaires dans l'Angleterre d'aujourd'hui. Qu'il me soit permis, à cet effet, de récapituler les raisons d'où la situation présente tire son importance.

La phase anglaise actuelle du système industriel capitaliste est, selon moi, de toute première importance, comme leçon de choses pour les autres pays industrialisés en totalité ou en partie. Car, en Angleterre, nous traversons la dernière phase d'un système capitaliste entièrement évolué. L'Angleterre est le seul pays où le capitalisme soit universel, où ont disparu l'attache paysanne au sol et toute cette tradition vieille d'un millier d'années: prix équitables, population sédentaire et propriétaire de ses champs : coutumes triomphant de la concurrence...

Dès lors, la situation de l'Angleterre d'aujourd'hui nous montre à quoi tend le capitalisme, et où on peut en arriver dans d'autres pays à mesure que s'étend sa puissance.

Dans les articles précédents j'ai déjà mis en relief la tendance principale : le prolétariat rendant la machine capitaliste inutilisable : résultat entièrement inattendu et extrêmement significatif. Comme je l'ai dit, tout au cours de la naissance et du développement du capitalisme industriel que les Anglais fondèrent au XVIII^e siècle, il avait été entendu comme allant de soi que le bénéfice, soit la différence entre le coût de l'entretien du prolétariat et le prix payé pour les articles mis en vente, ne varierait point. En fait cette plus-value tend à disparaître, parce que la concurrence prolétarienne, ayant les salaires pour objet, décroît de plus en plus; parce que deviennent de plus en plus fortes les organisations, ayant pour objet de maintenir au même niveau la part des produits revenant au prolétariat ou de l'augmenter; comme aussi de concentrer le travail dans des corporations dénommées *trade unions* et puissamment protégées.

À quoi il faut encore ajouter ce nouveau principe, aujourd'hui fermement établi, que tout prolétaire, surtout tout membre d'une *trade union*, ne pouvant trouver un emploi salarié, doit toucher un subside de l'État.

Aujourd'hui je veux spécialement mettre en lumière le cas du travailleur non-qualifié. Symptôme combien significatif : d'après l'ancienne théorie économique il allait de soi que, de tout le prolétariat, l'ouvrier non-qualifié devait nécessairement toucher le salaire le moins élevé : or ce dernier empiète davantage sur les bénéfices que son collègue qualifié.

Rien ne met plus en évidence, et de façon combien frappante! ce nouveau phénomène, ce nouveau fait économique : que, dans sa dernière phase, le capitalisme industriel ne correspond plus, même du point de vue purement matériel, à la production normale et à la satisfaction normale des besoins sociaux. Car il est évident que, lorsque l'ouvrier qualifié est de moins en moins bien payé, alors que l'ouvrier non-qualifié l'est de mieux en mieux, le fonctionnement régulier du capitalisme industriel s'arrête. Une prime est payée au travail le plus simple et le plus élé-

mentaire. Une amende est infligée à celui qui crée les produits de nature perfectionnée et compliquée d'une haute civilisation.

* * *

Commençons par comparer les salaires payés aujourd'hui à deux types d'ouvriers. Je donnerai les chiffres non en argent, mais eu égard à leur puissance d'achat, à ce que l'ouvrier consomme chaque semaine en *produits* : pain, beurre, margarine, vêtements, viande, légumes, etc.

Dans les grandes *trade unions* qui comprennent la totalité des cheminots anglais (près d'un dixième de la population), les travailleurs inférieurs, porteurs et ouvriers non-qualifiés, touchent aujourd'hui un salaire dépassant de 42 % celui d'il y a quelques années. À prendre la totalité des travailleurs de la *trade union* en question : particulièrement qualifiés, qualifiés et non-qualifiés, les salaires sont à peu près ce qu'ils étaient il y a 10 ou 15 ans.

Mais la grande augmentation des salaires des non-qualifiés s'est produite aux dépens des ouvriers qualifiés, plus encore qu'aux dépens des bénéfices.

Voyons maintenant les ouvriers du bâtiment. Nous avons là le maçon et d'autres spécialistes et, à côté d'eux, le manoeuvre qui prépare le mortier, passe les briques, etc. Les salaires de ce dernier sont aujourd'hui, comme puissance d'achat, supérieurs de près d'un cinquième aux anciens tarifs. L'ouvrier qualifié reçoit autant en moins, bien que dans ces *trade unions* le taux général des salaires ait monté à ce point que les constructions coûtent plus cher (eu égard à la valeur réelle de l'argent) qu'à l'époque d'avant-guerre. Dans ce cas, ce n'est pas directement aux dépens des bénéfices que cette augmentation générale s'est produite; elle tire quand même son origine indirecte des plus-values de la communauté. Elle prend la forme d'entraves, apportées à la construction de nouvelles maisons en quantité suffisante pour satisfaire aux besoins. Elle prend aussi la forme de loyers déterminés par la loi et si insignifiants que dans bien des cas ils ne laissent aucun bénéfice au capital engagé.

Passons aux ouvriers municipaux. Par rapport à la puissance réelle d'achat, les salaires les plus élevés sont tombés. La puissance d'achat des salaires des conducteurs et autres ouvriers mécaniciens a peu diminué ou est restée stationnaire. Pour les salaires les moins élevés, ceux des balayeurs de rue, il y a augmentation de près de 40 %.

Il en est de même pour les ouvriers des docks : leurs salaires ont augmenté de 35 % au moins.

J'ai déjà parlé du même phénomène en ce qui concerne l'industrie du livre. Ce sont les bénéfices des auteurs qui ont subi la réduction la plus forte. Les salaires des relieurs ont fortement augmenté. Les typographes font exception. Je dirai pourquoi tout à l'heure.

De ces exemples de travail non-qualifié passons au travail qualifié. Nous y constatons une diminution correspondante. Les

ouvriers constructeurs de navires, même s'ils trouvent de l'ouvrage, touchent à peine les 3/4 des anciens gages. Pour les ouvriers des mines de fer c'est moins encore, pour les ouvriers métallurgistes de même. Les mineurs ont perdu de 1/5 à 1/6, les ouvriers de l'industrie cotonnière, 1/6. Cette loi est, sinon sans exceptions, du moins générale. L'ouvrier qualifié subit des pertes au profit de l'ouvrier non-qualifié. Pourquoi? Parce que ce dernier est bien organisé et qu'il est déterminé à obtenir le maximum, sans regarder aux résultats, qu'il s'agisse de la communauté, du système capitaliste ou des autres ouvriers.

Ce calcul ne perd pas de vue, bien entendu, la différence entre ce qu'on nomme professions « naturellement protégées », *spellered*, et celles ayant à faire face aux conditions qui règnent sur le marché mondial. C'est ainsi que les typographes, auxquels je viens de faire allusion, bien qu'ouvriers qualifiés, sont « naturellement protégés », car on ne peut importer dans le pays des ouvriers leur faisant concurrence. D'autre part, l'ouvrier agricole le moins qualifié subit les effets des prix mondiaux, car l'opinion urbaine (et en Angleterre c'est la grande majorité) ne permettrait pas que l'agriculture soit protégée. Pourtant, en dépit de ce facteur spécial, il n'en reste pas moins vrai — c'est une vérité d'ordre général — que le travail empiète sur les plus-values dans toutes les directions et que le pouvoir de la classe ouvrière non-qualifiée d'augmenter la part qui lui revient est ce qu'il y a de plus frappant.

Cette tendance, nul ne peut ni la blâmer, ni l'arrêter : trois générations durant les classes les plus riches ont répété aux classes les plus pauvres que chacun doit travailler pour soi de son mieux ; que tout peut se justifier en vue d'acquiescer le bien-être matériel. La leçon a été enfin comprise ; nous en voyons les résultats.

Le théoricien socialiste va probablement conclure de cette révolution naissante que la propriété collective et l'Etat sont prêts à se charger de la machine capitaliste lorsque celle-ci aura fait faillite. Durant plus d'une génération, telle a été la thèse de bien des théoriciens, et même en Angleterre, il en reste beaucoup encore qui parlent de la sorte.

Pareil langage n'a rien de commun avec la réalité. En Angleterre il n'y a pas de tendance au socialisme, il n'y a pas de force apparente pour lui permettre d'« arriver ». Celle qui est à l'œuvre a pour objet l'acquisition d'un *standard* matériel plus élevé, aux dépens des plus-values.

C'est essentiellement le contraire d'une force, qui tendrait théoriquement à prendre en mains la direction collective de l'industrie. L'attitude adoptée est celle-ci : « Continuez », dit-on à la machine capitaliste, « continuez à prendre sur vous la responsabilité, à fonctionner ». Réalisez les bénéfices que vous voulez. Nous les utiliserons comme une réserve, que nous mettrons de plus en plus à contribution, dans notre propre intérêt, nous, prolétariat. Quant au résultat nous l'ignorons et ne nous en soucions guère. »

Il est clair que ce processus ne peut durer indéfiniment. C'est pourquoi le socialiste croit qu'il se terminera par le socialisme, quoique, en réalité, il s'oriente de moins en moins dans cette direction. Quelle qu'en soit la fin, ce ne sera pas le socialisme : sera-ce la débâcle? la transformation en un « Etat servile »? Verrons-nous une distribution plus équitable de la propriété (seule solution saine et humaine)? celle-ci succédant à la débâcle? Nul ne peut le dire.

Telle est, en tous cas, la situation dans l'Angleterre d'aujourd'hui.

HILAIRE BELLOC.

Le centenaire de Saint-Simon⁽¹⁾

Toute sa vie, Saint-Simon a été hanté par le souvenir de l'Eglise catholique qu'il croyait morte à jamais. Sa grande pensée, Fagnu disait sa seule pensée, a été de fonder une nouvelle religion, une nouvelle Eglise, d'élaborer un nouveau catéchisme.

Saint-Simon avait compris beaucoup mieux que la plupart des contemporains non catholiques, la valeur intellectuelle et sociale du catholicisme.

Seulement, il se faisait de la religion une idée fausse. Il s'imaginait qu'une religion, c'est toujours, à un moment donné, le résidu dogmatique de la science du temps. Si le clergé romain a dominié et heureusement dominé le Moyen Âge, c'est qu'il représentait la science du Moyen Âge. Aujourd'hui, les sciences naturelles donnent de l'univers une conception positive qui contredit l'explication théologique de l'Eglise ; par conséquent, le clergé qui continue à adhérer à cette explication, voit le sceptre du pouvoir spirituel tomber de ses mains. C'est aux savants à le reprendre mais aux savants constitués en clergé.

L'esprit humain est devenu positif, il a cessé d'être métaphysique ; il faut à l'humanité d'aujourd'hui une religion positive et la science peut la lui donner.

Et ainsi Saint-Simon a contribué à mettre en circulation quelques sophismes énormes et meurtriers dont les conséquences continuent aujourd'hui à propager les ravages.

Une religion scientifique.

Il a cru et il a dit que la science était destinée à remplacer le catholicisme comme lien spirituel entre les hommes. Notez que Saint-Simon n'avait aucun droit de parler au nom d'une science quelconque. Il n'était spécialiste en rien du tout. Ses communications aux sociétés savantes étaient rejetées avec le dédain qu'elles méritaient. Ce qu'il professait, c'est une vague philosophie pseudo-scientifique.

En réalité la Science n'existe pas. Il y a des sciences particulières. C'est à peine si un homme, après une vie de travail, en possède une à fond. Souvent, pour aboutir, il lui faut se cantonner dans un petit domaine d'une science plus générale. Pour le reste il est incompetent. Les vrais savants le savent bien.

Quand donc on prétend parler, au nom de la Science, on parle en vérité, au nom d'une philosophie, la plus pauvre, la plus basse qu'on aie jamais vue ; d'une philosophie qui ne se doute même pas de la manière dont les problèmes se posent ni des solutions que les grands penseurs leur ont données. C'est le domaine qu'exploitent depuis cent ans les primaires de toute catégorie.

Saint-Simon, par Auguste Comte, par les positivistes affiliés aux sociétés de libre-pensée, a certainement contribué au triomphe de cette mentalité inférieure. L'âme de vérité qu'on trouve dans les écrits de Saint-Simon c'est qu'une société prospère n'est possible que par l'union des intelligences dans la vérité, et que cette vérité la plupart des hommes doivent la recevoir de confiance. L'erreur, c'est de supposer que l'on puisse construire une métaphysique satisfaisante, en généralisant quelques vagues hypothèses scientifiques indémontrées.

Cette erreur Saint-Simon l'a propagée, avec une constance touchante, mais des arguments d'une naïveté déconcertante.

Pour ramener toutes les sciences à l'unité, il suffisait, lui semblerait-il, de les fonder toutes, (les sciences morales comme les sciences naturelles), sur la loi de la gravitation universelle. Je suis obligé de faire ici quelques citations, que mes lecteurs voudront bien me pardonner.

(1) Voir *La revue catholique des idées et des faits* du 15 mai 1925.

Le newtonisme moral.

Le but c'est donc : « Trouver une synthèse scientifique qui codifie les dogmes du nouveau pouvoir et serve de base à une réorganisation de l'Europe.

« Cette synthèse (1) Saint-Simon ne la tiendra pour parfaite que si elle est complètement unitaire, car il est persuadé, comme de Bonald, comme de Maistre, et comme les théologiens catholiques, non seulement que l'unité des opinions, est une chose utile et favorable à leur durée, mais encore, que l'unité est par elle-même une marque de perfection.

Or, il ne peut choisir, pour unifier toutes les lois naturelles et morales, que la loi la plus générale qu'il connaisse, la loi de gravitation, qui unifie en fait, de son temps, l'astronomie, la mécanique céleste, et une partie de la physique terrestre. Newton, analyste et empiriste, n'avait, paraît-il, pas compris, toute la portée de cette loi, lorsqu'il l'avait découverte et formulée. « Il n'a pas vu, écrit Saint-Simon, que les phénomènes de toutes les classes étaient, les effets de cette cause. » Il a manqué d'esprit synthétique et philosophique, il s'est montré timide dans sa généralisation. Saint-Simon beaucoup moins timide, nous affirme, sans preuve aucune, que tous les faits de l'Univers sont soumis à la loi de Newton.

Et si vous lui objectez que cette loi n'est vérifiée que par les phénomènes de la matière, il aura bientôt fait de lever l'objection par une théorie matérialiste de la vie et de la pensée.

Qu'est-ce que la vie, par exemple? Tout simplement le produit d'une fermentation. « Il y a formation de corps organisés toutes les fois qu'il y a fermentation d'une certaine importance; les plus gros animaux ont été produits par la plus grande fermentation ». Quant à la pensée, « c'est une attraction matérielle, un résultat du mouvement du fluide nerveux ». Il y a dans le cerveau lui-même cette opposition entre les solides et les fluides que Saint-Simon croit constater dans tout l'univers. Nous imaginons quand l'action des fluides est prépondérante, nous raisonnons quand l'action des solides est prépondérante.

Si on admet ces explications, il suffira, de concevoir la matière fluide ou liquide comme toujours soumise à la loi d'attraction ou de gravitation, pour entrevoir déjà, la possibilité d'une synthèse scientifique du monde fondée sur cette loi. »

Je regrette de devoir m'attarder à de pareilles pauvretés. Elles nous ramènent aux premiers balbutiements de la pensée grecque, avant la naissance des grandes époques philosophiques.

Il le faut bien cependant, non certes pour le triste plaisir d'exhiber les absurdités dans lesquelles peuvent verser de grandes intelligences désorbitées. La politique de l'île ivre ne me plaît guère. C'est que Saint-Simon n'est pas le seul à poursuivre l'impossible avènement de ce que d'autres que lui ont appelé le newtonisme dans les sciences morales.

Toute la littérature morale et juridique de la deuxième moitié du XVIII^e siècle et d'une bonne partie du XIX^e est obsédée par cette idée qui dérive très consciemment de Newton. Trouver dans chaque branche des sciences morales le fait primitif dont on pourrait déduire tous les autres, quitte à rechercher si ce fait lui-même ne se laisse pas ramener à des grandes lois cosmiques gouvernant l'Univers.

Le fait primitif en morale ce sera la recherche du plaisir et la fuite de la douleur qui ne sont, dit-on, que des phénomènes d'irritabilité de la matière vivante. Sur cette base fragile Bentham et ses disciples construiront la morale, le droit, la politique, l'économie politique.

En psychologie ce sera l'association des idées qui elle aussi a une base matérielle : la localisation des centres nerveux.

Le système de Spencer, celui de Marx, très riches assurément d'observations de détails, souffrent de la même erreur initiale. Marx a essayé de creuser jusqu'aux fondements de la vie sociale, pour retrouver la base qui soutient tout l'édifice et il conclut triomphalement que : la technique industrielle est toujours la cause de tous les phénomènes sociaux.

(1) Cf. G. DUMAS, ouvrage cite-passim.

Toute cette littérature, qui a régné despotiquement, insolemment sur la pensée; que nous catholiques, nous n'avons jamais adoptée assurément, mais que nous avons subie, avec une sorte d'effroi craintif, en courbant l'échine et en discutant sur des vétilles, manifeste en réalité une immense régression au point de vue intellectuel.

Je puis en parler à mon aise. J'ai vécu des années dans la lecture et l'admiration des œuvres d'Auguste Comte.

L'impérieuse sollicitude d'un savant ami m'a imposé le culte de Marx. J'ai contribué à fonder et à faire vivre une triste école de sociologie, où nous avons gaspillé un temps précieux.

Aujourd'hui, je ne puis pas m'empêcher de proclamer que toute cette littérature est un scandale pour l'esprit humain. Comment, nous avons tous les trésors de la philosophie et de la littérature grecque, toute la littérature chrétienne : les pères de l'Eglise, la philosophie scolastique, les moralistes catholiques, les grands éléments spirituels de la vie morale et sociale et on les a considérés, comme s'ils n'existaient pas. On n'a pas daigné les utiliser. On les a rejetés sans les éprouver, comme s'ils n'étaient que des matériaux de qualité inférieure, inutilisables pour la science moderne.

Or, dans le moindre des moralistes chrétiens, il y a plus de psychologie, de morale appliquée, de connaissance intime et minutieuse des détours de l'âme humaine, que dans toute la sociologie newtonienne, dont Saint-Simon était le précurseur.

Deux erreurs de méthode.

On n'en finirait pas, si on voulait dénoncer tout le mal que cette philosophie sociale a fait à l'intelligence contemporaine.

Contentons-nous de signaler deux erreurs qui allaient avoir des conséquences incalculables.

La première c'est de chercher à expliquer les faits d'ordre supérieur, plus complexe, par des causes inférieures. Par exemple, les faits biologiques par des causes physico-chimiques, les faits moraux par des causes biologiques. Or, c'est le contraire qui est la vérité; chaque fois qu'on monte d'un degré sur l'échelle des êtres on se heurte à des faits nouveaux qu'on ne peut s'expliquer que par des causes nouvelles. Le vivant est le théâtre où agissent des lois physico-chimiques, mais l'organisme les utilise pour son bien propre, d'après les lois de la matière organisée.

Quand l'intelligence apparaît dans la hiérarchie des êtres, elle a beau être greffée en quelque sorte sur un animal qui, anatomiquement, ressemble aux autres. Elle n'en est pas moins quelque chose de nouveau qui donne naissance à des faits d'un ordre supérieur — irréductibles aux phénomènes physiologiques.

Spann, l'éminent professeur d'économie politique de l'Université de Vienne, écrivait dernièrement — que l'organisme animal est un super-mécanisme, et que la société humaine est un super-organisme.

L'amour humain, dans ses gestes extérieurs, ressemble hélas à l'amour animal; mais si vous voulez savoir ce qu'il est, ce n'est pas parmi les singes qu'il faudra aller l'étudier. C'est aux poètes, aux dramaturges, aux romanciers, aux moralistes, aux psychologues qu'il conviendra de s'adresser pour en connaître la nature toute humaine, ses complications et ses détours, ses purs émois et ses folies, ses splendeurs et ses abaissements. Les biologistes, les chimistes et les physiciens n'ont pas grand'chose à nous dire en cette matière.

De même la psychologie individuelle est incapable d'expliquer à elle seule les faits sociaux et encore moins la biologie, la géographie ou la mécanique appliquée.

Les faits sociaux sont *sui generis*. Une société, c'est un organisme spirituel d'un genre tout à fait spécial et qui a ses lois propres.

La deuxième erreur, parente de la première, c'est la prétention d'appliquer aux sciences morales les procédés des sciences naturelles. Nul n'a donné à cette prétention une formule plus systématique ni plus prenante que le positiviste Taine. Certes la richesse de son intelligence, la noblesse de son caractère, l'ampleur d'une culture universelle l'ont empêché de tomber dans les puérilités indigestes que certains scientifiques ont mises à la mode. Cependant, il a, pour une grande part, aiguillé les intelligences dans une voie fautive. Il a exercé sur les gens de ma génération une véritable dictature morale. Ce qu'il prêchait en somme aux jeunes gens de mon temps dans tous ses livres c'est l'application aux sciences morales des méthodes qui ont fait leurs preuves dans les sciences naturelles. La vertu et le vice, écrivait-il, sont des *produits* comme le sucre et le vitriol.

Voilà l'erreur toute pure et toute crue, erreur fondamentale qui en engendre quantité d'autres.

La vertu et le vice sont des qualités humaines, des produits humains qui ne peuvent s'expliquer que par ce qu'il y a de spécifique dans l'homme : L'intelligence et la volonté.

Les sciences morales sont des sciences de l'homme. Or l'homme n'agit pas comme la pierre agit, comme agissent la plante et l'animal. Il est doué d'intelligence. Il fabrique des *idées* et s'impose des *buts*. Toutes ses actions sont dominées par des buts ou des fins, et ces fins avant d'être réalisées, sont d'abord conçues. Voilà ce qu'il y a d'original dans le règne humain. Par conséquent, ni la morale ni le droit, ni la politique ne peuvent se ramener à des causes *efficientes* comme on peut le faire pour les sciences naturelles. Elle s'expliquent par des causes finales. Les sciences morales sont des sciences de fins.

Il faut savoir ce que l'homme veut, ce qu'il désire pour apprécier ce qu'il fait. Et comme ce qu'il veut et ce qu'il désire c'est d'abord ce qu'il pense, on peut dire que l'homme est mené par ses idées. Et cela va extrêmement loin, car si on admet que les idées mènent le monde humain, si l'homme est par ce qu'il pense et non par ce qu'il mange, comme osent dire certains socialistes, il faudra pour juger une civilisation connaître avant tout les idées et les fins qu'elle cherche à réaliser.

Ce n'est pas par la machine à vapeur ni exclusivement, ni même principalement que nous expliquerons le capitalisme, mais par les idées que la philosophie du XVIII^e siècle a imposées à notre temps et par les mœurs et les institutions qu'elle a suggérées.

Ce physicisme qui prend dans l'œuvre de Saint-Simon une figure si enfantine, le prophète social voudrait lui conférer à la fois l'infailibilité du dogme et la splendeur des liturgies religieuses.

« Il faut, dit-il, tout examiner et combiner, en se plaçant au point de vue du physicisme; les opinions arrêtées par l'École (1) devront ensuite être revêtues par des formes qui les rendent sacrées, pour être enseignées aux enfants de toutes les classes et aux ignorants de tous les âges. »

Les primaires de l'école laïque se sont chargés en France de cette triste besogne.

Le nouveau christianisme.

Pourtant, en vieillissant Saint-Simon a changé de système religieux. Il a compris qu'il était impossible d'obtenir cette unité morale nécessaire à une vie sociale féconde, en transformant en dogmes des généralités scientifiques.

Dans sa première conception de la nouvelle religion il croyait pouvoir synthétiser les connaissances humaines par la loi de Newton et déduire de cette loi générale les lois particulières de

tous les phénomènes physiques et moraux; alors, il rêvait d'une morale et d'une religion objectives qui seraient l'application du physicisme à la conduite humaine.

Plus tard il comprit que ce qui unit les hommes entre eux, c'est moins l'unanimité des idées que l'amour réciproque.

Ce qu'il faut obtenir en somme ce n'est pas tant que chacun pense comme son prochain, mais que chacun aime son prochain. Et voici qu'il aboutit par de longs détours à cette formule : *« Tous les hommes doivent se regarder comme des frères; ils doivent s'aimer et se secourir les uns les autres. »*

Or nulle philosophie, nulle religion n'a donné une expression plus parfaite de l'amour fraternel que la religion catholique. Et Saint-Simon emprunte au catholicisme, ses formules, ses pratiques et même, sous une forme symbolique, quelques-uns de ses dogmes.

Seulement, dit-il, il y a dans la religion catholique deux parts : une part humaine et une part divine : La partie humaine c'est ce que le clergé y a ajouté; la partie divine tient tout entière dans le principe de la fraternité humaine.

Ce principe Saint-Simon le formule ainsi : *« Toute la société doit travailler à l'amélioration physique et morale de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre. »*

Il se considère comme plus chrétien que les catholiques, plus chrétien même que Jésus-Christ, qui, s'il revenait au monde se ferait saint-simonien.

En évoluant vers cet étrange christianisme Saint-Simon ne renie rien de ses théories antérieures. Il continue à employer des formules catholiques, mais il leur donne un contenu scientifique ou économique.

« Dieu c'est la loi de la gravitation; la Providence ce sont les savants gouvernant le monde; l'infailibilité de l'Eglise, c'est l'infailibilité de la science et de la raison; l'amour du prochain c'est la subordination de tous les intérêts privés à la prospérité industrielle; le nouveau christianisme c'est le système industriel et lui-même n'est que l'héritier des papes. »

Nous voici parvenus à une des plus profondes et des plus tenaces aberrations de la pensée moderne. Il ne s'agit plus ici d'histoire des idées, mais de vie contemporaine. Au moment où j'écris, Herriot, inaugurant un monument à la gloire de Jaurès, clamait aux foules enthousiasmées que le véritable Evangile, méconnu, foulé aux pieds par les cardinaux français, revivait plus pur et plus efficace dans l'œuvre du grand tribun socialiste. C'est à Saint-Simon et à Auguste Comte son disciple, que nous devons ce mysticisme économique qui court à travers toutes les doctrines socialistes, qui palpite dans l'âme des foules fanatisées et qui donne aux discours des meneurs une allure sacerdotale et messianique.

Dernièrement, j'admire à Charleroi le luxueux Palais du Peuple que les socialistes venaient d'inaugurer. Et comme j'exprimai mon étonnement, de voir un parti militant et ouvrier engoutir, dans de pareilles bâtisses 15 à 20 millions de francs, en grande partie improductifs, quelqu'un me répondit : Les catholiques donnent de l'argent pour bâtir des cathédrales, et bien, Les Palais du Peuple, ce sont les cathédrales socialistes.

C'est bien cela. Le socialisme, le communisme, le soviétisme, en partie, sous l'influence de Saint-Simon, c'est un catholicisme retourné, c'est l'évangile matérialisé, c'est le royaume de Dieu ramené sur la terre.

Une pareille conception suppose une ignorance totale de ce qui fait l'essence du catholicisme, et la méconnaissance absolue de la nature humaine.

Le vrai christianisme.

L'Evangile de Jésus-Christ apportait au monde un message nouveau qui fit scandale aussi bien chez les Juifs que chez les

(1) Il aurait dû écrire « La Contre-Eglise ».

gentils. C'était un renversement complet de toutes les valeurs humaines partout acceptées et révérees jusque-là, même dans la loi mosaïque. *Je vous donne*, dit Jésus, après la dernière Cène, *je vous donne un commandement nouveau : que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés. C'est à cela que tous connaîtront que vous êtes mes disciples.* »

Mais si on veut comprendre la valeur de ce commandement nouveau, il faut le replacer dans toute l'économie de la Religion catholique. Celui qui n'aime pas son frère dit saint Jean, n'est pas né de Dieu. L'amour fraternel est donc un ordre de Dieu; si on lui obéit Dieu récompensera, si on le viole Dieu punira.

Le premier commandement c'est l'amour de Dieu (1).

On dirait cependant que pour apprécier les mérites des élus, Dieu n'examine pas d'abord la manière dont on s'est conduit envers lui, mais qu'il donne la préférence aux devoirs envers le prochain : *« Le Roi dira à ceux qui sont à droite : Venez les bénis, car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger; soif et vous m'avez donné à boire; j'étais errant et vous m'avez recueilli; nu et vous m'avez vêtu; malade et vous m'avez soigné; prisonnier et vous m'avez rendu visite... »*

Quand, Seigneur, avons-nous fait tout cela?

En vérité, je vous le dis, toutes les fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits parmi mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait. »

Voilà le secret de la charité chrétienne. Dans le pauvre, dans le mendiant, le malade, le vicieux même, un chrétien voit une âme rachetée par Jésus-Christ, un frère du même père, que dis-je, une image de Dieu, Dieu lui-même. Dans la vie des saints on voit non pas une fois, mais des centaines de fois, qu'un pauvre à qui une sainte âme vient de faire l'aumône, avec une pensée de charité surnaturelle, se transfigure et apparaît sous les traits de Jésus crucifié.

Au Moyen Age, le pauvre est sacré. C'est au nom de Dieu qu'on le reçoit et qu'on l'hospitalise, comme c'est au nom de Dieu qu'il demande l'aumône. Les hôpitaux s'appellent des hôtels-Dieu.

Dans mon enfance, c'est encore en priant qu'à la sortie des églises les mendiants imploraient la charité, et c'est le vendredi jour consacré à la Passion, qu'ils venaient quêter à domicile. Mais il n'est pas facile d'aimer le prochain, comme son frère, de pardonner à ses ennemis même seulement d'être juste envers autrui. Il faudra pour y parvenir, outre le secours surnaturel de la grâce, les dons du Saint-Esprit, les sacrements; il faudra, dis-je, toute la thérapeutique de l'ascèse et de la mortification.

Heureux les pauvres en esprit; heureux ceux qui sont doux, heureux les miséricordieux, les pacifiques, ceux qui ont le cœur pur, ceux qui souffrent persécution pour la justice.

Or, voilà précisément ce que Saint-Simon ne voulait pas, ce que Jaurès ne voulait pas, et c'est en cela que leur christianisme est vraiment nouveau. Ce qu'ils veulent c'est la réhabilitation de la chair et le culte des biens de ce monde. C'est sur le fumier de toutes les convoitises humaines qu'ils espèrent faire fleurir la divine fleur de la charité chrétienne.

Vouloir obtenir les vertus chrétiennes en supprimant tout ce que les justifie, les suscite et les soutient, c'est un pur non sens. Je comprends parfaitement la position d'un homme qui nie le surnaturel, qui ramène toute la vie intellectuelle aux mouvements de la matière, et la vie sociale à l'organisation économique. Je le comprends bien que jamais depuis que le monde existe une société viable n'ait été bâtie sur de pareilles bases. Mais alors il faut être logique et se résigner au triomphe final de l'égoïsme universel. Et c'est bien ce qui arrive. Au fur et à mesure que baisse l'influence des idées chrétiennes, on voit se multiplier l'immoralité, le divorce, la stérilité des familles, l'indiscipline des mœurs.

Grâce à cette fausse mystique qui prétend fonder sur la matière et l'industrie un nouveau christianisme, on assiste aujourd'hui à un spectacle qui serait ridicule s'il n'était pas si triste.

Jamais on n'a tant parlé de vertu, de liberté, de fraternité, de droit, de justice, qu'aujourd'hui. Jamais on n'a vu un tel débordement d'égoïsme dans les individus, dans les classes et dans les nations.

FERNAND DESCHAMPS.

Lettres d'un pèlerin de Jérusalem

M. le chanoine Halflants réunit en un volume, qui est sous presse chez Desclée, les lettres d'un pèlerin de Jérusalem dont nos lecteurs ont eu la primeur. En tête paraîtra la préface suivante, où il résume ses impressions.

La revue catholique des idées et des faits a donné la plus large hospitalité à ces notes de voyage; réunies en volume et illustrées des photographies de mes aimables compagnons de route, elles atteindront mieux encore leur but premier, qui est de garder plus longtemps, dans sa fraîcheur, le souvenir des merveilles que nous avons vues.

Si, en outre, elles trouvent des lecteurs, et en décident quelques-uns à prendre le bourdon du pèlerin et à suivre pieusement les traces du passage de Jésus sur la terre, j'estimerai surabondamment compensée la peine que j'ai prise de tenir à jour cette correspondance, au cours d'un voyage, hélas! trop rapide.

A l'intention de ces pèlerins de bonne volonté, je tiens à dire, dès l'abord, que je n'ai pas, pour les décider, enjolivé le tableau. Quelques lecteurs de ces lettres les ont déclarées peu encourageantes; ils auraient voulu plus d'émotion. Je préfère donner mes impressions telles que je les ai ressenties. S'ils se rendent aux Lieux Saints avec moins d'exigences pour les questions d'authenticité et de voisinage, ils en ressentiront sans doute de plus fortes. Pour ma part, j'avoue que Rome m'a ému davantage; la pensée de la Ville éternelle m'a hanté à Jérusalem, et, à voir combien Dieu a permis que les lieux témoins de la vie et de la mort de Jésus fussent profanés, et combien la malédiction divine s'est appesantie sur ce qui fut la Terre promise, j'avais constamment à l'esprit la parole de l'Ange du Tombeau: *Quid quaeritis viventem cum mortuis? Non est hic, sed surrexit;* « Que cherchez-vous le Vivant parmi les morts? Il n'est pas ici; Il est ressuscité. »

Ainsi, ma foi en l'Eglise romaine a trouvé, au spectacle de ce pays, autrefois privilégié, aujourd'hui si visiblement déshérité au profit des enfants du Nouveau Testament, un aliment nouveau et un réconfort inattendu. Je n'ai jamais si bien compris que la religion doit être une chose vivante et, — tout en restant dogmatiquement immuable — indéfiniment adaptable aux générations successives.

Quel trait de génie, humainement inexplicable chez le Pêcheur de Galilée, que le choix hardi de Rome pour y fixer le centre de la religion nouvelle! Tous les souvenirs de son divin Maître devaient le retenir à Jérusalem; toutes les perspectives de persécutions, l'éloigner de la capitale du monde païen. Mais l'Esprit-Saint conduisait l'Eglise à ses destinées éternelles, tandis qu'il abandonnait Jérusalem et la Palestine, pour la suite des siècles, aux compétitions des puissances politiques et aux rivalités religieuses.

Depuis lors, si l'Eglise reprend, dans ses offices liturgiques, les

(1) Sur tout ceci, cf. l'admirable livre du R. P. PLUS: *Le Christ dans nos Frères.*

magnifiques chants inspirés d'Israël, ce n'est pas à la Jérusalem palestinienne qu'elle les applique; avec elle, nous pensons à Rome, à l'Eglise elle-même, à la nouvelle Sion, dont l'ancienne n'était que la figure, quand nous chantons des textes comme ceux-ci : *Si oblitus fuero tui Jerusalem, oblivioni detur dextera mea. Adhæreat lingua faucibus meis, si non meminero tui : si non proposuero Jerusalem in principio lætitiæ meæ* (1). Ou encore : *Rogate quæ ad pacem sunt Jerusalem : et abundantia diligentibus te : fiat pax in virtute tua : et abundantia in turribus tuis* (2).

Mais combien elle nous reste chère quand même, cette Terre Sainte, qui fut le berceau du christianisme, après avoir été le domaine sacré de l'Ancien Testament! Terre grise et rocailleuse, usée par les siècles, comme un vieux palimpseste sur lequel l'histoire aurait écrit trop de pages. Combien intéressants à déchiffrer, les vestiges de ces écritures superposées depuis Abraham jusqu'à Jésus-Christ, centre de l'histoire, et depuis Jésus-Christ jusqu'à la dernière conquête de Jérusalem en 1917, en passant par les Croisades! Toute l'histoire du monde!

Et comme on y revit, malgré tout, les scènes de l'Evangile, et même celles de l'Ancien Testament, dans la permanence, à travers les âges et les révolutions, des mœurs bibliques et des antiques traditions! C'est pour cela que ce pays, si pauvre en beaux paysages, nous intéressera toujours plus que tous les Eldorados de la terre. En relisant notre Bible nous la comprendrons mieux, nous la revivrons davantage et, fermant les yeux, nous évoquerons, dans leur cadre réel, les inoubliables scènes de l'histoire divine.

Grâce aux organisations régulières de pèlerinages et aux facilités des services d'automobiles, le voyage est devenu en Palestine, aussi aisé qu'en Egypte. Au lieu de suivre la mode qui les entraîne vers l'Algérie et le Maroc, il est souhaitable de voir les catholiques, qui peuvent se permettre le luxe de traverser la Méditerranée, appareiller de préférence vers la Terre Sainte, infiniment plus intéressante pour eux.

Il convient qu'ils soient nombreux à se rendre compte de *visu* de la situation actuelle de la Palestine et de l'urgence à y apporter remède. Ils comprendront mieux alors les graves paroles de la Lettre apostolique de S. S. Pie XI annonçant le Jubilé de l'Année Sainte 1925 :

« Nous désirons en outre que tous, habitants de Rome et pèlerins, recommandant avec instance à la miséricorde divine deux intentions particulières, à propos desquelles nous ressentons de terribles angoisses et qui concernent les intérêts religieux d'une haute gravité : *l'entrée de tous les non-catholiques dans le sein de la véritable Eglise du Christ et le règlement définitif du régime de la Palestine suivant que l'exigent les droits imprescriptibles du catholicisme.* »

Chan. PAUL HALFLANTS.

Romantisme militant

Je n'ai pas perdu de vue l'offensive que M. l'abbé Bremond a déclanchée contre Henri Ghéon. J'ai seulement attendu, pour poursuivre ma tâche d'observateur, que les positions fussent bien marquées (1).

(1) Si jamais je t'oublie, Jérusalem, que ma droite oublie de se mouvoir! Que ma langue s'attache à mon palais, si je cesse de penser à toi, si je ne mets pas Jérusalem au premier rang de mes joies! Ps. 136, v. 5-6.

(2) Faites des vœux pour Jérusalem : qu'ils soient heureux ceux qui t'aiment! Que la paix règne dans tes murs, la prospérité dans tes palais! Ps. 121, v. 6-7. (Traduction de la Bible, par CRAMPON).

(1) Voir dans la *Revue catholique des Idées et des Faits* du 12 décembre, *Un défenseur qui attaque : Henri Bremond.*

Comblons d'abord une lacune. Je supposais qu'un texte pouvait m'échapper, qui expliquerait cette ouverture d'hostilités. Justement, c'était le cas : c'est à la suite d'un article d'Henri Ghéon, paru dans l'*Action française* du 20 mars 1924, que M. Bremond est parti en guerre. On trouvera le passage incriminé reproduit à la page 193 des *Lettres* de février 1925; il contient ces lignes : « N'est-ce pas lui (M. l'abbé Bremond) qui déclarait Barrès plus chrétien que Léon Bloy, plus chrétien qu'Henri Massis, bien que le noble et grand défenseur des églises eut vécu en dehors de la foi de l'Eglise que confesse Massis et que confessait Bloy. Esthétique et éthique du sentiment. Si toute distinction orthodoxe précise entre les brebis dissidentes, même sympathiques, et celles qui composent le troupeau, fait place chez M. Bremond à quelque règle d'or sentimentale, sur laquelle il mesure le sens chrétien de tel ou tel, cela, à tout le moins, n'éclairera pas ses idées, ni les nôtres à nous lecteurs. Sera-t-il donc permis d'assimiler la moindre inclination de l'âme à une totale adhésion, l'appétence à l'amour, la rêverie à l'acte de foi, Victor Hugo à Jérémie, le romantisme enfin, et, en fait, toute poésie teintée de religiosité à la prière catholique? En bonne logique, oui. »

Là-dessus M. l'abbé Bremond estime que « tout l'article de Ghéon l'accuse d'un bien plus gros crime que d'avoir calomnié Massis : de trahir la foi. », et il se fâche tout à fait.

Ghéon déclare alors, dans une lettre au directeur des *Lettres*, M. Gaëtan Bernoville, qu'il reconnaît avoir mis de la précipitation dans la publication de son article et il bat publiquement sa coulpe de ce qu'il appelle, avec bonne volonté, des « interventions déplacées »; ceci dit, Ghéon maintient son point de vue, comme on le verra plus loin.

La querelle est touffue. Ce n'est pas étonnant; la question du romantisme et du classicisme est immense : par extension, d'ordre en ordre, elle met indirectement en cause nature et grâce, raison et foi, sentiment et charité, révélation naturelle (comme on l'a dit de la pensée grecque) et Révélation surnaturelle.

Sérieux les difficultés : le fond (seul vraiment intéressant), les motifs et les personnes (côté pénible), les tendances (côté délicat).

Je me propose d'en venir au fond une fois le terrain déblayé. Je ne toucherai aux tendances que dans la mesure où j'y serai obligé pour l'intelligence des faits. Et je me hâte de débrouiller le chapitre des personnes.

...

On comprend, en se mettant à sa place, la douleur de M. l'abbé Bremond, lorsqu'il a cru que Ghéon l'attaquait sur sa foi et son orthodoxie. On comprend aussi sa peine de voir Barrès, ami très cher, pris à partie par Massis, dans *Jugements*. On admet qu'une main humaine tremble en défendant une foi et un ami. Mais ce qui surprend, ce qui révolte, c'est que ce soit au nom de cette divine charité qu'il invoque, qu'il malmène son adversaire jusqu'à le bafouer. (On me dispensera de produire les innombrables textes, hélas! trop probants.) La charité, au contraire, l'obligeait à garder une mesure qui n'eut été que justice à l'égard d'un homme comme Ghéon.

Et puis, est-il chevaleresque de se retrancher avec dureté derrière sa qualité d'ecclésiastique pour imposer silence au laïque avec qui on est aux prises, sur un terrain qui, en dépit de toutes les extensions qu'on peut lui faire subir, n'en reste pas moins, en définitive, celui de la littérature? Sans compter qu'il faudrait d'abord que M. l'abbé Bremond prouvât qu'il existe un canon défendant à un laïque d'exprimer son avis sur un jugement porté par un ecclésiastique sur des personnes, au cours d'une étude littéraire. Et jugement est mal dit : attaque violente serait plus juste, et attaque tout à fait hors de la ligne de son apologie de Barrès. Tout le monde en ressentait de la stupeur. On se souvient que M. Halflants a protesté ici-même.

Après Ghéon, voici Maritain, moqué et tancé avec une ironie acide et peu de générosité, car M. l'abbé Bremond s'efforce de lui mettre à dos un tiers très respectable, prêtre, religieux et directeur d'institution ecclésiastique. « Hyperghéon, Surmaritain » le pasteur, a la houlette noueuse et piquante pour ces « brebis ». Au reste, cette fois encore, l'attaque brusquée ne s'explique pas l'amitié est une chose, le service de la Vérité en est une autre. Ce qui fait Ghéon ne lie pas nécessairement Maritain, et réciproquement. En les associant indûment, M. l'abbé Bremond dévoile qu'il considère ce malheureux débat comme une querelle d'école. Qu'il me soi

permis de lui dire qu'il a tort, car — comme il doit lui-même en convenir — la position de ceux qu'il brime est bonne, étant celle même de l'Eglise. Quant au respect qu'il exige pour lui-même, en tant que prêtre — et dont Ghéon, encore moins Maritain, ne se sont aucunement départis — on souhaiterait de le trouver, du côté de M. Bremond, plus scrupuleux à l'égard de la philosophie « que l'Eglise elle-même a solennellement approuvée » (2) et de la direction, essentielle pour l'avenir de l'Eglise et du monde, que constitue cette approbation solennelle. Trop d'intérêts spirituels sont liés à la renaissance thomiste pour que les brocards dommageables de catholiques soient de mise autour d'elle.

C'est donc le cas de Barrès qui constitue le point de départ du débat.

Voici le petit tableau synoptique et comparatif que M. l'abbé Bremond a cru pouvoir dresser, en « trois colonnes : au milieu saint Paul, à droite Massis, à gauche Barrès » (3).

Massis	Saint Paul	Barrès
La foi du converti... est toujours contre quelque chose. Le dur temps présent est ainsi fait que la charité doit souvent prendre le visage de la colère.	<i>Caritas patiens est, benigna est... non irri-tatur, non cognitat malum... congaudet... veritatis, omnia suffert, omnia credit, omnia sperat.</i>	La grande règle de la compréhension est qu'il faut toujours dégager ce qui, dans une œuvre, dans un homme, est digne d'amour.

N'insistons pas sur la part de naïveté que comporte un pareil moyen de preuve; c'est aussi scientifique que l'arbre généalogique des Rougon-Macquart.

Allant au-devant d'une objection, M. Bremond a commencé par dire, en s'appuyant sur un texte de saint Paul (« la foi, l'espérance, la charité, cela fait trois choses, mais la plus grande des trois c'est la charité ») : « Il ne s'agissait pas de distinguer entre croire et ne pas croire; il s'agissait de distinguer entre croire et aimer; entre l'adhésion totale de l'intelligence aux vérités de la foi, et l'adhésion du cœur et de la vie à l'esprit de l'Evangile... Saint Paul les distingue lui, et les distinguant, il admet que l'on compare, parfois même que l'on oppose non pas la foi de l'un à l'incrédulité de l'autre, — l'être au néant — mais la foi de tel ou tel à la charité de tel ou tel autre. Entendez-moi bien, ô esprit confus : Je ne défends pas ici le jugement que j'ai porté sur les personnes; je ne retiens que la question de principes. Si je n'ai pas retrouvé l'esprit du Christ dans les *Jugements* de Massis, et si, au contraire, je le retrouve, l'admire et l'aime dans les *Familles spirituelles* de Barrès, c'est peut-être que je manque de pénétration; mais je ne m'égare pas en comparant Barrès et Massis de ce point de vue; saint Paul m'en donne le droit : *major autem caritas!* » (4).

Autrement dit, Barrès avait la charité — *caritas* — surnaturelle, théologale, et donc, il avait la foi dans le Christ, surnaturelle, théologale. Car il ne peut y avoir de charité sans foi, la foi étant le fondement, la racine de la charité. Et si l'on ne peut pas comparer l'être au néant, on ne compare pas plus des choses qui n'ont pas de commune mesure entre elles : par exemple, une « foi » surnaturelle avec une « charité » purement naturelle.

Deux textes sembleraient d'ailleurs prouver que telle est bien la pensée de M. Bremond. « Il va sans dire qu'en opposant tel objet à tel autre, on ne sous-entend pas qu'ils n'ont rien de commun. On sous-entend plutôt le contraire. On oppose Cicéron, non pas au canal de Suez, mais à Démosthène. Si je dis, par exemple, que l'œil est plus précieux que l'oreille, je n'entends pas par là déprécier l'oreille au point d'insinuer qu'elle soit étrangère au composé humain, soustraite à l'action de l'âme, comme sont, paraît-il, les ongles et les cheveux. Saint Paul fait de même, quand il met la charité au-dessus de la foi. Il n'ignore pas, j'imagine, que, dans les plus humbles des vertus circule une sève surnaturelle, la sève même qui engendre aussi et entretient les plus sublimes. Il n'avait pas dessein ce jour-là d'enseigner toute la théorie de la grâce » (5).

Si je comprends bien, la foi de Massis et la charité de Barrès sont des fruits où circule une même sève, la grâce; par conséquent, la charité de Barrès est bien, selon M. Bremond, la charité surnaturelle, sans quoi il serait matériellement impossible d'établir une comparaison entre elle : « Cicéron au canal de Suez »!

Voici le second texte, qui est encore plus clair et plus net : « J'aurais pu (à Ghéon) présenter certain centurion, de qui, un plus

infaillible que nous deux a dit qu'il avait plus de foi que tous les orthodoxes d'Israël. *Non inveni tantam fidem*. Objectera-t-on que du centurion à Barrès, il y a loin? Nous n'en savons rien, et je répète que j'ai pu me tromper dans l'application particulière que j'ai faite de ma règle d'or. Mon nouvel inédit prouve du moins qu'en principe les comparaisons de ce genre n'ont rien d'hérétique. »

Du centurion à Barrès, il y a au moins cette énorme différence de niveau que l'un, le centurion, a confessé le Christ ouvertement et avec une bouleversante humilité, ce que l'autre n'a jamais fait, que l'on sache.

Il s'agit donc bien de foi et de charité. On suppose que Barrès avait la foi, et, dès lors, il est permis de le comparer, en toute rigueur logique, à n'importe quel chrétien, et il n'est pas défendu de trouver qu'il possédait un degré de charité supérieur à celui, par exemple, de l'auteur des *Jugements* : « Si je n'ai pas retrouvé l'esprit du Christ dans les *Jugements* de Massis, et si, au contraire, je la retrouve, l'admire et l'aime dans les *Familles spirituelles* de Barrès, c'est peut-être que je manque de pénétration; mais je ne m'égare pas en comparant Barrès et Massis de ce point de vue; saint Paul m'en donne le droit : *major autem caritas!* »

Henri Ghéon n'a pas manqué de faire le même raisonnement : il n'y en a pas d'autre possible. Et, sous forme de demande, il enferme M. l'abbé Bremond dans ce dilemme : ou vous prêtez à Barrès la foi théologale et alors, comment expliquez-vous que vous-même vous ayez jusqu'ici reconnu en lui un incroyant; ou vous ne lui prêtez pas réellement cette foi, et donc pas de charité surnaturelle non plus, et alors que devient votre petit tableau synoptique, *major autem caritas?* Vous avez calomnié Bloy et Massis, sans parler de moi : Ghéon, en faisant de nous des chrétiens sans amour, de moins d'amour surnaturel que l'incroyant Barrès.

Eh bien, je crois que Ghéon et moi nous nous trompons; et nous nous trompons parce que nous raisonnons logiquement. Or, M. Bremond est brouillé avec la logique; il raffole du paradoxe; il aime ahurir l'adversaire et le désorienter; il a une fâcheuse tendance à céder, avec une sorte de fureur soudaine, à la brusque poussée de la passion vindicative (qu'il ne faut d'ailleurs pas confondre avec la haine!) tendance propre aux grands sensibles, qui sont presque toujours de grands tendres : la qualité de son amitié pour Barrès montre assez qu'il ne manque pas de tendresse... pour ceux qu'il aime.

* * *

Voici, me semble-t-il, tout ce qu'il a voulu dire : il est toujours permis de comparer les incroyants aux fidèles sur des points concrets, et d'opposer les défaillances des croyants aux vertus « naturellement chrétiennes » de certains incroyants. Autrefois, le bon Epictète dont saint François de Sales parle avec tendresse, hier, M. Littré? » (6).

Évidemment, mais il s'agit alors de comparaisons d'ordre moral! Si M. Bremond a pris la peine de lire les très solides et très belles considérations de M. E. Baudin, professeur à la Faculté de théologie de Strasbourg, a publiées sous le titre : *Les Moralistes chrétiens*, immédiatement après ses « Derniers préludes », à lui dans les *Lettres* de Janvier dernier, il aura vu ou plutôt revu que « l'Evangile est aux yeux des théologiens, comme du reste aux yeux des Pères, l'achèvement et le complément nécessaire de la philosophie morale des Platon, des Aristote et des Chrysippe, dont ils s'attachent à recueillir, à reprendre et à couronner les meilleures analyses et les plus solides conclusions. De là, pour la morale chrétienne, élaborée pendant dix-neuf siècles selon ces directives constantes, deux caractères remarquables : historiquement, elle est la seule où se trouve intégré et continué tout le rationalisme hellénique; philosophiquement, elle se présente, non pas comme une morale à côté d'autres morales, non pas surtout comme une morale d'exception; mais comme la morale tout court : celle à laquelle doit aboutir, tout aussi bien que l'âme « naturellement chrétienne » allant jusqu'au bout de sa vocation, la raison, elle aussi naturellement chrétienne, allant jusqu'au bout de ses exigences » (7).

Certes, il faut distinguer le plan de la grâce du plan de la nature; mais la grâce ne détruit pas la nature; et, en morale, l'une prolonge souvent l'autre; dès lors, en vertu de cette continuité, et donc d'une certaine homogénéité — pour parler comme M. Bremond

(2) H. BREMOND, *Lettres* d'avril 1925, p. 539.

(3) *Lettres*, février 1925, p. 199.

(4) *Idem*.

(5) *Lettres*, avril 1925, pp. 515-156.

(6) *Lettres*, de février 1925, p. 200.

(7) *Lettres*, janvier 1925, p. 54.

n'aime pas qu'on parle — les comparaisons, les oppositions sont permises, Epictète et M. Littré.

Toutefois, le cas se complique beaucoup quand il s'agit non plus d'un païen, mais d'un chrétien déchu des hauteurs où la grâce baptismale l'avait placé, sans parler des autres sacrements. Il est, jusqu'à un certain point, loisible de parler de « nature » et de « vertus naturellement chrétiennes » à propos de M. Maurice Barrès : il est, néanmoins, plus exact de voir en lui un chrétien dégénéré. Et, quand on considère l'œuvre de Barrès et les exceptionnelles sollicitations dont il a été l'objet de la part des catholiques, il est permis de se demander s'il a fait tout ce qu'il fallait pour reconquérir effectivement ce ciel de la grâce — *lost paradise* — qui est la proie promise aux seuls violents.

Je le revois encore, à la tribune de l'Université de Liège, sous la lumière froide des cinq heures d'une grise après-midi d'hiver, mince et comme souffreteux, sous la grande mèche noire en aile d'hirondelle brisée qui retombait sur son teint olivâtre : il lisait, d'une voix incolore, des pages raffinées sur le Mystère de Jésus. Le feu, les pleurs de joie du brûlant Pascal apparaissaient glacés, comme un paysage sous le gel, à travers le commentaire et le commentateur. J'avais dix-sept ans et j'étais fort loin de la Foi de Pascal. Mais depuis, je me suis souvent dit, sans d'ailleurs perdre de vue un instant que rien n'est impossible à Dieu, qu'un Barrès, tel qu'il se donnait à connaître à nous, pouvait bien prendre du christianisme les élégances et les grandeurs inégalables, et même quelque chose du tremblement pascalien, mais qu'on n'imaginait pas comment il arriverait aux abaissements, aux morts à soi-même et aux « paradoxes » de l'Évangile si cruels à la nature, si mortifiants à l'orgueil de la chair. Une certaine ingénuité, une certaine simplicité et une certaine absence de la corrodante peur d'être dupe semblaient lui manquer trop pour qu'on s'attendît — je ne dis rien de plus — à voir éclore en lui la fleur ineffable de l'Évangile. Comme l'affirme avec force M. l'abbé Bremond « entre la raison païenne — (mais cet adjectif demanderait un long commentaire) — et la foi, aucun accommodement n'est possible. Ceci veut fatalement tuer cela et cela veut tuer ceci, quoi qu'il en soit, d'ailleurs, des personnes qui représentent ceci et cela (8). »

Parler donc de « charité » proprement dite à propos de Barrès, et recourir, non sans une certaine « indécence au sens classique du mot, indécence involontaire, certes, mais comme toutes les fautes de goût », à la formidable autorité de saint Paul, c'est absurde, au sens classique du mot aussi ; cela ne s'entend pas plus que si on parlait à des sourds. C'est une de ces outrances, détestables parce qu'elles brouillent tout, comme M. Bremond aime à les multiplier, et qui le font accuser de subtilité excessive. Je crois plutôt qu'il aime exagérément à « exaspérer les imbéciles » ou ceux qui tiennent pour tels.

Je n'entends d'ailleurs pas, j'y insiste, entrer en discussion sur « le fond du cœur » de Barrès, et surtout de Barrès mort, discussion qu'un ami intime eût mieux fait, à mon avis, de ne pas rouvrir : le jugement est réservé à Dieu seul ; toutefois, sur cette terre, nous devons juger l'arbre à ses fruits. Celui qui sonde les reins et les cœurs sait si Maurice Barrès a appartenu ou non à l'Église invisible ; mais, outre que cela est vain, n'est-il pas provoquant de paraître affirmer publiquement que oui — fut-ce par prétérition — pour partir en guerre contre ses critiques ?

Le reproche que ceux-ci ont le droit de faire à M. l'abbé Bremond, c'est de s'appuyer sur la communication qui existe entre la morale naturelle et la morale surnaturelle pour mettre Barrès, au seul point de vue qui compte, en définitive, celui de la Charité, purement et simplement au-dessus de chrétiens dont le moins qu'on puisse dire c'est qu'ils sont respectables. Et de quelle main cela est fait ! Il n'y a pas de romantisme qui tienne : il ne parviendra jamais à faire trouver cela bien, cela juste, cela charitable, cela chrétien.

Avec quel soulagement et quelle joie, après tout cela, on arrive à ce vrai et beau passage, qui fait sentir combien il serait possible de s'accorder (outre que la Charité nous en fait à tous un devoir) : « Avant que notre intelligence l'ait démontré, Dieu nous manque, et c'est parce que nous sentons cruellement qu'il nous manque, que nous supplions notre intelligence de le démontrer. Une fois

démontré, certain, il nous manque encore. La certitude de Dieu peut suffire à un philosophe païen. (Moi, je doute que cette certitude puisse suffire à aucun homme.) ; le chrétien veut davantage, la possession même de Dieu. Connaître est le souverain bien pour Aristote ; pas pour nous. *Fecisti nos ad te, Domine, et irrequietum est cor nostrum don c requiescat in te.* L'intellectualisme chrétien de saint Thomas, non seulement s'adapte sans effort à cette prière, mais encore il l'exige formellement ; le rationalisme la rejette, la méprise ; il peut se dire thomiste, il n'est que païen (9). »

Henri Bremond estime que le romantisme a traduit cette inquiétude augustinienne et pascalienne de façon bien plus émouvante que le classicisme. A mon avis, cela ne fait aucun doute. Seulement, ce qui est abusif, c'est de lier les termes romantisme-catholicisme-mysticisme. Outre que le catholicisme transcende tout, il y a une face si abjecte et si perverse au romantisme, et certaines de ses origines sont si évidemment antichrétiennes, son histoire accuse une si profonde et si rapide dégradation, qu'en vérité l'assimilation répugne et apparaît comme nuisible.

Mais qui parle pour cela de se jeter dans les frigidités néo-classiques ?

LÉOPOLD LEVAUX.

Edouard VII⁽¹⁾

Le premier volume de la vie du roi Édouard VII d'Angleterre par Sir Sidney Lee vient de paraître à Londres, chez Macmillan. C'est un livre de huit cents pages qui embrasse la période s'étendant du 9 novembre 1841 (naissance du futur Roi) à son avènement sur le trône, le 22 janvier 1901.

Le petit Prince de Galles fut baptisé en grande pompe, dans la chapelle Saint-George à Windsor. Les neuf premiers chapitres de l'ouvrage content l'enfance et l'adolescence.

Le futur roi reçut une éducation très sévère et qui lui laissait très peu de liberté, éducation très germanique, du moins les premiers temps. C'est le Prince Consort qui en porte la responsabilité, et Sir Sidney Lee nous dépeint le Prince Albert comme un Allemand pédant et doctrinaire, fort peu qualifié au fond pour veiller sur les premiers pas d'un héritier au trône d'Angleterre. L'auteur est du reste hostile non seulement au Prince Consort, mais à la Reine Victoria elle-même, qu'il nous montre ne cessant de travailler pour le Roi de Prusse.

Le « mari de la Reine » prend froid et meurt le 14 décembre 1861. Cette mort tend à rapprocher la mère et le fils, alors étudiant à Cambridge. Le futur Édouard VII se marie peu après. L'ombre du conflit futur entre le Danemark et la Prusse se projette déjà sur l'horizon, et le fait seul que l'héritier de la Couronne d'Angleterre épouse une princesse danoise mécontente Berlin.

Écarté par sa mère des affaires de l'État et en particulier de la politique étrangère, le jeune Prince n'en prend pas moins très nettement parti dans la querelle lorsqu'elle a éclaté. « Cette guerre horrible », écrit-il à un ami, « sera à jamais une souillure sur l'histoire de Prusse » ; et il ajoute l'expression de ses vifs regrets de ce que le gouvernement britannique ne soit pas intervenu.

Lorsque, au cours de la guerre de 1870-1871, le sort des armes se fût définitivement prononcé contre les Français, la Reine Victoria y vit pieusement le doigt de Dieu et déclara que c'était là le juste châtiement des péchés de la France. Ce n'était nullement l'avis du Prince de Galles, qui ne cessa de nourrir pour la cause française

(8) *Lettres*, avril 1925, p. 538.

(9) *Idem*, p. 540.

(1) *The Life of King Edward VII*, par sir SIDNEY LEE, vol. I.

d'ardentes sympathies, malgré toutes les réserves que lui imposaient les devoirs de sa charge et la neutralité de l'Angleterre.

Il est intéressant d'apprendre qu'un projet d'entente entre l'Angleterre et la France est soulevé, sous une forme prudente, par le Duc Decaze, ministre français des Affaires étrangères, dès août 1874. Victoria se prononce énergiquement contre. Son secrétaire, le colonel Ponsonby, écrit à Lord Derby, qui vient de prendre la direction du *Foreign Office*, que « l'Allemagne, l'Autriche, même la Russie, sont pour l'Angleterre des alliés bien meilleurs, beaucoup plus utiles et naturels ». Ici encore, Albert-Édouard est d'un avis tout opposé et fait parvenir à l'ambassadeur de France ses encouragements. Rien ne sort de ces sondages, mais un rapprochement étroit anglo-français ne cessera jamais de hanter le Prince de Galles. Sous l'influence de Sir Charles Dilke, cet homme politique remarquable, dont une stupide histoire d'amour devait, en 1886, briser, en vertu des lois de l'hypocrisie anglaise, la féconde carrière, il fait la connaissance de Gambetta. « Ce n'est pas une perte de temps que de causer avec lui », dira plus tard le grand leader républicain, « fût-ce en soupant au *Café Anglais*, car il aime la France tout à la fois gaîment et sérieusement, et son rêve d'avenir est une entente avec nous ».

Rève qui prenait corps en très peu d'années, une fois Édouard VII monté sur le trône, et ce malgré le souvenir cinglant de Fachoda. Moins de six ans après la reculade française dans l'affaire Marchand (1898), l'accord franco-anglais sur le Maroc et l'Égypte est signé, en avril 1904. Dix ans et quelques mois plus tard, c'est la véritable alliance, scellée et sanctifiée par le sang versé en commun sur les champs de bataille contre l'invasisseur allemand.

Les dernières deux cents pages de la *Vie d'Édouard VII* sont consacrées aux relations entre l'oncle et le neveu, le futur Roi d'Angleterre et Guillaume II.

Elles ne sont guère tendres, et les incidents abondent. Voici celui qui jetait les bases d'une antipathie qui devait durer pendant toute la vie d'Édouard VII.

1888 voyait mourir le vieux Guillaume I^{er}, puis, cent jours plus tard, Frédéric III. Une auréole faite tout à la fois de souffrance, de libéralisme, de pacifisme (le mot n'était pas encore inventé du reste, je crois) l'accompagnait dans la tombe.

Albert-Édouard se rendit aux funérailles. Il avait des raisons de croire que le défunt Empereur avait nourri l'intention de bouleverser la politique prussienne dans les trois questions d'Alsace-Lorraine, du Schleswig et du Hanovre. Il aurait désiré restituer la Lorraine et l'Alsace à la France; les provinces dont le petit Danemark avait été spolié en 1864, à leur possesseur légitime, la propriété privée de la famille royale de Hanovre, que la Prusse avait séquestrée, au Duc de Cumberland, mari de la plus jeune sœur de la Princesse de Galles.

A Berlin, le futur Édouard VII s'entretint de ces soi-disant projets de Frédéric III avec le fils du chancelier de fer. Le comte Herbert de Bismark s'empressa de rapporter cette conversation à son impérial maître, et apparemment représenta Albert-Édouard comme ayant recommandé les mesures en question. Une lettre du Prince de Galles du 3 avril 1889 nous apporte à ce sujet son démenti formel. Le Kaiser n'en fut pas moins exaspéré au delà de toute mesure.

L'histoire du fameux télégramme de Guillaume II au Président Kruger, à propos de l'échec du raid de Jameson contre le Transvaal et des complications qui vinrent se greffer là-dessus (1896), est décrite par l'auteur avec un grand luxe de détails, beaucoup de documents voyant aujourd'hui le jour pour la première fois. Ils mettent certainement en lumière l'hostilité du Kaiser à l'égard de la Grande-Bretagne.

On peut parler, à cette occasion, d'une véritable tentative d'encerclement. Une dépêche de l'ambassadeur de Russie à Berlin au ministre russe des Affaires Étrangères, comte Mouravieff, nous raconte qu'à l'occasion du Nouvel-An russe (14 janvier 1900) Guillaume II se rendit chez le comte Osten-Sacken.

Il se répandit en professions d'amitié à l'adresse du Tsar et déclara que la Russie seule pouvait paralyser la puissance anglaise et lui porter le coup mortel. Si jamais le Tsar, déclara l'Empereur avec chaleur, ordonne à ses armées de marcher contre l'Inde, lui, Guillaume II, lui garantit que personne n'osera s'attaquer à la Russie en Europe. L'Empereur d'Allemagne montera la garde sur les frontières russes. Cette déclaration surprit vivement l'ambassadeur, qui demanda s'il pouvait en faire part à son « auguste maître ». — « Certainement » — répondit le Kaiser.

Ajouterai-je, pour ma part, que je me souviens parfaitement avoir lu l'original de cette dépêche à l'époque, à la chancellerie du ministère russe des Affaires étrangères?

La Russie avait à ce moment-là, au « Pont des Chantres » (le Quai d'Orsay de Saint-Petersbourg), le plus piètre ministre qu'elle eût jamais possédé. Mouravieff ne serait donc probablement pas parvenu à tirer des avantages précis de ces déclarations, même si leur sincérité n'avait fait aucun doute. En fait, il fut reconnu peu après que le Kaiser posait comme condition préalable d'une coopération franco-germano-russe contre l'Angleterre la reconnaissance par la France du *statu quo*, donc la renonciation à l'Alsace-Lorraine. C'étaient là pour Paris des exigences inacceptables. Aussi fallut-il laisser l'Angleterre tranquille. Bellone lui souriait peu après. Cronje à Sainte-Hélène effaçait les souvenirs pénibles de Spionkop et de Colenso; Prétoria était prise; la résistance boer s'émiettait peu à peu en une guerre de guérillas. Les nuages qui obscurcissaient l'horizon s'évanouissaient...

Il reste encore à ajouter qu'une fois que le projet du Kaiser eût fait long feu, celui-ci s'empressa de représenter à Victoria et à « Oncle Bertie » que l'Angleterre n'avait échappé à un péril terrible que grâce à sa magnanime intervention.

A la vérité, avec un Tsar comme Nicolas II, un ministre des Affaires étrangères comme Mouravieff, la question d'Alsace-Lorraine jetée en travers des velléités anglophobes de la France, Albion avait couru un minime danger!

* * *

Je m'arrête, car c'est un trésor inépuisable que le livre de Sir Sidney Lee. En toute justice il eût pu avoir des dimensions de beaucoup moins imposantes si l'auteur avait renoncé à la tentation de narrer aussi l'histoire politique de l'époque qu'il fait revivre.

Des dizaines de pages sont remplies d'événements se passant en Crète, en Égypte, en Bulgarie, ailleurs encore, événements auxquels Édouard VII n'était mêlé en aucune façon.

Comte PEROVSKY.

Catholiques Belges

soutenez notre effort

d'apostolat intellectuel

abonnez-vous à

La revue catholique des idées et des faits

Les idées et les faits

Chronique des Idées

Sainte Sophie-Madeleine Barat

Elles ne pourront se décrire non plus les splendeurs de la fête de dimanche prochain à Rome, ni celles du ciel d'Italie en ces radieuses journées de mai, ni celles de la Basilique vaticane, inondée de lumières électriques, remplie par la foule enthousiaste de ces milliers de fidèles, religieuses, vierges, enfants blanches, innombrables délégations envoyées par les Vicaires des Deux-Mondes, anciennes et nouvelles élèves des pensionnats, congrégations d'Enfants de Marie du Sacré-Cœur de tout rang, de tout âge, de tout pays : bref l'immense clientèle de la mère Barat qui viendra acclamer son triomphe.

C'est le 24 mai 1908, la veille du quarante-troisième anniversaire de sa mort, 25 mai 1865, que Madeleine-Sophie Barat fut béatifiée, par Léon XIII. C'est le 24 mai 1925, la veille de son soixantième anniversaire, qu'elle sera canonisée par Pie XI, au sein d'une allégresse universelle.

Parmi les membres du Sacré Collège qui entoureront le trône du Pape, face à la confession de Saint-Pierre, se dressera la haute stature du cardinal Mercier, pour y représenter la Belgique, qui mérite bien d'être à cet honneur. Lorsque, sous le coup imminent d'une expulsion, le Sacré-Cœur s'imposa la douloureuse précaution de transporter hors de France son trésor, le corps de sa Fondatrice, c'est à la maison de Jette qu'il fut transféré, le 20 avril 1904 et depuis lors il repose encore en son intégrité, entouré d'un culte fidèle en la belle chasse où il fut déposé ensuite le 20 avril 1909. C'est à Bruxelles d'ailleurs que dès 1904, fut transférée aussi la maison mère de l'Institut, jusqu'à son établissement définitif à Rome en 1921.

* * *

Elle ne fut pas banale l'entrée dans la vie de l'enfant de Jacques Barat, tonnelier et vigneron à Joigny en Bourgogne; elle fut la fille du feu.

Elle naquit, pour ainsi dire, enveloppée des flammes de l'incendie qui, dévorant la maison contiguë, donna à la mère une telle émotion que sa délivrance en fut avancée de deux mois dans la nuit du 12 au 13 décembre 1779. Présage sans doute des ardeurs impétueuses de l'âme prédestinée qui allait propager par le monde l'amour du Sacré-Cœur.

La frêle petite créature, craintivement baptisée le jour même de sa naissance, disputée à la mort par la tendresse maternelle affligée toute sa vie d'incessantes maladies, atteignit les quatre, vingt-six ans, d'une existence extraordinairement laborieuse.

Il fut vraiment providentiel que pendant toute cette période d'agitations révolutionnaires où se passe sa jeunesse, en dépit de la désorganisation de l'enseignement, en plein désarroi de l'Eglise et de l'Etat, elle trouva sous son toit une formation intellectuelle tout à fait supérieure.

Elle la reçut de son frère Louis Barat, qui fut prêtre, Père de la Foi, jésuite. Un terrible homme, un héros sans doute, mais d'une rigidité de fer qui aurait brisé une nature moins vigoureusement trempée que celle de sa sœur. Comme le père martelait ses futaillies, le fils battit l'âme de Sophie sur l'enclume de sa volonté. Ne lui laissant ni cesse ni repos, il la rompit au grec, au latin, à l'italien, à l'espagnol, aux mathématiques, à la physique, puis, à sa sortie vraiment miraculeuse des prisons de la Terreur, à Paris où il l'emmena, il reprit sa tâche avec une nouvelle vigueur, en lui assénant l'Écriture sainte, les saints pères, les théologiens, les sermonnaires, ne passant rien à son élève, ne lui marquant jamais d'affection, jetant au feu les compositions qui lui déplaisaient, parfois même, dit-on, corrigeant d'un soufflet les plus innocents solécismes. Rude pédagogie!

Plus rude encore direction spirituelle. Mais la Providence veillait et ménagea à Sophie la sollicitude d'un guide sage et expé-

rimenté en la personne de l'abbé Philibert de Bruillard, plus tard évêque de Grenoble, dont la direction l'attacha au service de Dieu.

Je ne sais rien de plus émouvant que ces réunions clandestines, au sortir de la Terreur, de ces chrétiens et de ces chrétiennes des Catacombes, s'entraînant avec une foi sublime à tout relever après le bouleversement social qui n'avait rien laissé debout. Ainsi se réunissait-on au quartier du Marais, rue de Touraine, chez une vieille sainte fille, M^{lle} Duval, qui avait transformé une chambre en oratoire; c'est là que s'étaient logés le frère et le sœur; c'est là, dans la modeste salle de cette vieille demeure, que le soir, à la lueur d'une chandelle, des prêtres en prière, de simples femmes songeaient à rendre Dieu à la France. C'était en 1799. Le Pape se mourait à Valence, les évêques étaient exilés, les prêtres proscrits, les églises profanées, les couvents détruits, la religion semblait avoir sombré pour toujours. Cet abîme de maux n'effraya pas le zèle de ces apôtres qui furent les pionniers de la régénération.

Le célèbre père Joseph Varin, chef des Pères de la Foi fut de ceux-là. C'est lui qui conçut dans son âme ardente le projet de glorifier le Sacré-Cœur par l'éducation de la jeunesse. C'est lui qui, arrachant Sophie Barat à son rêve de carmélite, l'entraîna avec deux compagnes à se vouer, le 21 novembre 1800, dans la petite chapelle de la rue de Touraine, à se donner entièrement à Dieu pour le servir par le culte du Sacré-Cœur et l'apostolat de l'instruction.

* * *

C'est de ce grain de sénévé, de cet imperceptible début que tout est sorti par « un miracle de germination, a dit Pie XI, de multiplication, de floraison, de fructification ».

« Beaucoup songèrent aux pauvres, écrit le R. P. Brou, et c'est l'honneur de l'Eglise qu'on se soit immédiatement et partout occupé d'eux. Mais aux classes élevées, il fallait procurer le bienfait d'une formation solidement appuyée sur l'instruction religieuse. »

La création de l'Institut du Sacré-Cœur fut la réponse providentielle à cette pressante nécessité.

En 1801 s'ouvrit la première maison d'Amiens dont la mère Barat n'eut pas l'initiative, année délicate dans sa vie, toute à la prière et à l'humble travail des classes. Mais, le 21 décembre 1802, d'autorité, comme il lui avait signifié sa vocation première, le Père Varin lui intima qu'elle était supérieure. Elle eut beau se débattre, elle se débattit pendant dix ans, le Père fut inflexible. La contemplative, la carmélite manquée dut se jeter à corps perdu dans l'action, mais elle restera dans son fond intime femme d'oraison, ne se plongeant dans la contemplation que pour en sortir plus agissante, n'agissant que sous le souffle divin pour se replonger dans la prière. Le Sacré-Cœur fut la fournaise où se consuma ce cœur en ne cessant de jeter la flamme de l'activité dévorante.

En 1805, elle fonde la mission de Grenoble et désormais l'accroissement régulier est à peu près d'une maison par an. Tandis que la Société s'étend en France de Lyon à Bordeaux et de Lille à Perpignan, la fondatrice la fait s'établir, en 1810, aux Etats-Unis; en 1820, en Savoie et au Piémont; en 1830, en Suisse; en 1837, en Belgique; en 1847, en Italie et en Angleterre. 1848 fut marqué par une expansion extraordinaire de l'œuvre au Canada, en Algérie, en la Vénétie, en Galicie. C'est l'Espagne et l'Autriche, en 1849; la Westphalie, en 1852; le Tyrol et le Chili, en 1853; Cuba, en 1858 qui, successivement, élargissent jusqu'aux proportions d'un empire la sphère d'apostolat où se déploie l'Institut. Et l'on avait décliné les offres de la Syrie, de l'Extrême-Orient, de Tunis et même de Birmanie!

Lorsque la sainte fondatrice mourut, en 1865, elle laissait une congrégation de 3,500 religieuses et de 86 maisons.

Depuis, la rafale a passé sur son œuvre, le Kulturkampf balaya toutes les maisons d'Allemagne, la persécution combiste ferma 41 maisons à la fois en 1904, et expulsa 2,500 religieuses. « Mais, comme l'écrivait la mère Janet Erskine Stuart, supérieure générale de 1911 à 1914, la tempête n'a pas dispersé au loin des feuilles

mortes, tout au contraire, une semence vivante, qui souvent tomba dans une bonne terre et germa pleine de promesses. Les vocations ainsi arrachées au sol natal se sont développées dans les pays éloignés. »

A l'heure qu'il est, les pertes ont été réparées, l'Institut compte 6,500 religieuses dont environ 4,000 de chœur et 150 maisons. Avec une rapidité et une ampleur d'extension dont seules les Petites Sœurs des pauvres, parmi les congrégations du XIX^e siècle, fournissent un exemple comparable, le Sacré-Cœur débordant l'Europe et l'Amérique du Nord, a essaimé au Japon, à Cuba, à Porto Rico, en Colombie, au Chili, au Pérou, au Brésil, en Argentine, en Uruguay, au Mexique, en Nouvelle-Zélande, en Australie, en Égypte.

Les épreuves ne lui furent cependant pas épargnées, les persécutions l'assaillirent du dehors, des dissensions intérieures, entre 1839 et 1843, attisées par des interventions étrangères, firent en ruiner l'unité. Mais à travers toutes ces crises, l'œuvre de sainte Sophie Barat garde sur elle la bénédiction de Dieu qui la féconde et la multiplie.

* * *

Dans la séance de la Congrégation des Rites, du 28 décembre 1924, où furent discutés, prouvés, et enregistrés les deux miracles exigés pour la canonisation, le Saint-Père déclara « qu'il y en avait un troisième hautement bienfaisant, hautement providentiel dont la Bienheureuse vit le plein développement au cours des soixante-cinq ans de son généralat : c'est le progrès de son Institut d'autant plus admirable qu'il avait contre lui et l'austérité de la règle et les persécutions du dehors. »

Le Pape a loué l'Institut, les maîtresses, pour être restées imprégnées de l'esprit d'humilité, de générosité, d'intrépidité en face des obstacles que leur fondatrice leur a inculqué; les élèves « pour avoir maintenu dans les classes supérieures, étrangères à l'esprit chrétien, un certain sens élevé de la dignité féminine, pour avoir dans les milieux trop mondains constitué un noyau d'âmes sensées pénétrées de la dignité de la vie chrétienne, la manifestant sans respect humain ni forfanterie, dans la tenue, la conversation, la toilette, âmes assez fortes pour ne pas se laisser entraîner, même en pleine fascination de la frivolité et de l'immodestie, pour ne pas subir lâchement comme tant d'autres l'empire d'une mode affolante et avilissante. »

Avec la supériorité du bon sens, « le maître de la vie humaine », qui la caractérisait, avec cet esprit clair et pur qui fut toujours le sien, Sophie Barat a donné à son Institut un idéal d'éducation féminine, et non féministe, virile et non romantique, basée sur une religion éclairée et solide. Elle a voulu préparer pour la société des mères à la hauteur de leur tâche, non des beaux esprits, encore moins des bas-bleus ou des femmes savantes. Son programme d'études, tel qu'il fut arrêté vers 1825, était très hardi pour l'époque et faisait une large part aux branches d'humanités, sans négliger les arts dits d'agrément, ni même la danse. L'initiation à la littérature moderne, française et étrangère, y était largement comprise.

Une évolution s'est produite depuis dans la pédagogie féminine et les sciences dont notre âge s'est engoué ont revendiqué leurs droits. Le programme du Sacré-Cœur n'est pas figé d'ailleurs dans l'immobilité de la routine, il est assez souple pour recevoir toutes les adaptations utiles au milieu et au temps.

Fidèles à leur grand idéal, à ce patrimoine de traditions et de vertus qu'elles ont recueilli des mains de leur sainte fondatrice, fidèles au culte du divin Cœur auquel elles sont expressément vouées, protégées par cette grande mémoire de Madeleine-Sophie Barat et comme enveloppées de ses mérites, les Dames du Sacré-Cœur, d'un bout à l'autre du monde, pour ainsi dire, à travers toutes les différenciations nationales, restent étroitement unies au sein de leur immense famille dans l'accomplissement de leur mission d'apôtres, dans la poursuite du noble but qui leur est assigné, le relèvement de la femme moderne, la formation de la mère chrétienne à la hauteur de tous ses devoirs. Puisse la canonisation de leur fondatrice ajouter un stimulant à leur énergie et centupler les fruits de leur dévouement!

J. SCHYRGENS.

AFRIQUE DU SUD

Blanche ou noire

D'après un article du colonel P. A. Silburn : L'Afrique du Sud sera-t-elle blanche ou noire dans The Fortnightly Review, de mai 1925.

Le problème ethnologique est à la base des multiples problèmes du Sud-Afrique (problèmes dont à l'étranger on ne sait à peu près rien) et la cause des difficultés d'ordre économique qui n'ont cessé de se poser devant les gouvernements successifs de l'Afrique australe, avant l'union des quatre colonies, union qui, non plus, ne les a pas résolus.

Les données statistiques résultant du dernier recensement mettent en doute tout l'avenir de ces pays du point de vue « blanc ».

L'Afrique du Sud ne risque-t-elle pas de dégénérer, de par la prépondérance du sang noir, prépondérance qui ne fait que grandir, devenant une seconde Haïti ou une seconde Libéria?

L'Afrique du Sud voit sa population blanche diminuer tous les ans par l'émigration (27,00 en 1924). Ce qui démontre que les conditions économiques sont défavorables. A la base de ces conditions il y a la question indigène.

De 1871 à 1891, puis de 1891 à 1911, la population blanche a doublé; mais de 1914 à 1924, elle n'a augmenté que de 19 %; la population indigène s'est accrue de 69 % de 1891 à 1911. De 2,779,187 en 1894, elle a atteint 5,409,092 en 1924, tandis que les Européens ont passé, durant la même période de 620,619 à 1,519,488. D'où il suit que dans un demi-siècle, les Européens seront vraisemblablement 4 millions, les noirs 19. On pourrait arriver à des chiffres plus saisissants encore.

Sur mille immigrants qui longent les côtes de l'Afrique australe, il n'y en a pas dix qui mettent pied-à-terre dans ses ports.

Mais rien ne peut être entrepris avec l'énergie due, dans ce domaine, avant que la question indigène n'ait reçu une solution satisfaisante : solution sauvegardant la pureté du sang européen et éliminant la concurrence de la main d'œuvre noire!

Il y a cinquante ans, les conditions ethnologiques du Mexique et du Brésil ressemblaient à celles de l'Afrique australe de nos jours, sauf sur un point : la population indigène n'y est point négroïde. Aujourd'hui, la fusion des races s'y est pratiquement réalisée : il y a très peu d'Européens, au sens propre du mot, au Brésil comme au Mexique. L'avenir de l'Afrique du Sud risque d'être analogue.

Sous l'influence des données du recensement, certains noirs estiment déjà que l'idéal d'une Afrique du Sud noire, tel qu'il est prêché dans les universités nègres d'Amérique, est près de se réaliser, et qu'il est grand temps de penser à prendre une part plus active au gouvernement du pays. Heureusement pour les blancs, le gros de la population noire est à tendances conservatrices (nul ne peut dire s'il en sera longtemps ainsi).

La seule solution consiste dans la ségrégation, et ici les chefs éclairés de la masse noire à aspirations conservatrices sont d'accord avec les *leaders* des partis politiques européens. Jusque-là l'immigration blanche ne ferait qu'aggraver le problème. Les bases d'une politique ségrégationniste existent déjà dans l'Afrique du Sud (Zoulouland, Basutoland, Pondoland, les deux Bechuanalands, Swaziland).

Plus des neuf dixièmes de la main-d'œuvre minière proviennent des régions « ségréguées ». Le système de ségrégation fournit la quantité nécessaire de main-d'œuvre non-qualifiée pour l'industrie et l'agriculture. La main-d'œuvre noire refluera graduellement des régions européennes, et y sera remplacée par la main-d'œuvre blanche. C'est la ségrégation seule qui pourra résoudre, pour l'Afrique du Sud, le problème du chômage et celui du paupérisme.

Un parlementarisme indigène à caractère consultatif devrait être accordé aux régions ségréguées. Ces parlements noirs au petit pied élaboreraient des projets de loi relatifs aux indigènes et les soumettraient au Parlement de Cape Town. Les noirs désireux de s'adonner à la politique trouveraient dans ces institutions locales un champ pour leur activité.

Cecil Rhodes avait proposé une politique de ségrégation qui aurait impliqué le transfert de tous les noirs au Nord du Zambèse. C'est là une impossibilité. La ségrégation doit, pour être pratique, se conformer aux conditions suivantes :

1. Elle doit marcher de pair avec une certaine représentation des indigènes;
2. Il ne faut pas qu'il y ait une immixtion exagérée dans les conditions économiques existantes;
3. L'élimination de la main-d'œuvre noire ne doit s'effectuer que graduellement;
4. Les régions ségréguées doivent avoir une étendue suffisante pour les besoins d'une population de pasteurs et d'agriculteurs;
5. Dans les régions ségréguées doivent exister des parlements indigènes locaux à voix consultative, avec certains pouvoirs exécutifs dûment spécifiés;
6. Dans ces régions le nombre des fonctionnaires blancs doit être limité;

7. Des bureaux de travail officiels, ayant en vue les régions blanches, doivent y exister et fonctionner;

8. Des commerçants européens, exerçant le commerce à titre privé, n'y seront pas admis.

Certaines de ces conditions sont réalisées dans le Basutoland et le Béchuanaland (protectorat). Huit territoires constituent déjà ou peuvent constituer des régions séparées. Ce sont, outre les deux déjà cités : le Béchuanaland, faisant partie de la Colonie du Cap, le Swaziland, le Zoulouland, le Basutoland, le Timberland, le Pondoland, le Transkei. Ces territoires comptent de 0,5 et 1,7 habitants par mille carré (protectorat du Bechuanaland et Béchuanaland Cape) à 73,1 (Transkei). Ces chiffres sont absurdes. Certains des territoires en question sont bien pourvus d'eau et fertiles. Les deux Béchuanalands contiennent d'excellents pâturages, et le climat y est admirable. A porter le chiffre de la population du Protectorat seul de 0,5 à 15 par mille, on pourrait fort bien y loger 4,216,000 noirs.

Il est faux que l'immigration seule puisse empêcher la prédominance de l'élément noir, ainsi que le soutiennent les adversaires de la ségrégation. Tout au contraire : avant d'avoir mis de l'ordre dans la maison, comment inviter d'autres à y venir?

ÉTATS-UNIS

La démocratie américaine

D'après un article de Th.-G. Masaryk : La démocratie américaine, dans Die Neue Rundschau.

M. Masaryk, aujourd'hui président de la République tchécoslovaque, vint aux Etats-Unis, pour y défendre les intérêts de sa patrie, le 9 mai 1918. Il commença par y visiter le champ de bataille de Gettysburg, où Lee fut défait par les Fédéralistes le 3 juillet 1863. Parsemé de monuments, petits et grands, ce champ de bataille fait grande impression.

M. Masaryk était venu pour la première fois aux Etats-Unis en 1878, et s'était toujours intéressé à la démocratie américaine et au développement de la culture américaine.

La démocratie américaine a un fondement religieux; Toqueville l'avait dit; les récents travaux historiques le démontrent. La vie religieuse est grandement développée aux Etats-Unis; la multiplicité des sectes ne l'affaiblit pas: c'est un indice d'énergie, de vitalité. Le facteur religieux a fait sentir son influence dès les origines de la république.

Celle-ci est l'œuvre de pionniers, hommes énergiques, s'il en fut. Leur véritable religion étaient le puritanisme et l'aspiration à l'indépendance. Ce sont ces pionniers — avant tout fermiers, à un degré moindre commerçants, parfois hommes de loi — qui fondèrent la République, une république sans aristocratie, comme sans militarisme. C'est par là que les Etats-Unis se distinguent, non seulement de pays comme l'ancienne Russie, l'ancienne Prusse ou l'ancienne Autriche, mais même de la France. Le « pionnierisme » resta longtemps, à mesure que les Etats-Unis s'étendaient graduellement vers l'Ouest et le Sud, un facteur important, politique et moral.

De ce point de vue, le nouvel Etat tchécoslovaque rappelle l'Amérique: il n'a pas de noblesse, pas de dynastie régnante, pas de « militarisme ». En revanche, ses relations avec la religion ne sont pas de nature « intime ».

La constitution américaine a des particularités notables. Le président dispose de pouvoirs énormes; il choisit lui-même son ministère; il est en fait un véritable monarque constitutionnel. Le modèle américain peut fournir un « correctif » contre ces défauts du parlementarisme, au sujet desquels on proteste partout aujourd'hui. Très digne d'attention est aussi le fait que c'est un tribunal — la Cour suprême — qui est juge du caractère constitutionnel des lois.

L'Amérique nous enseigne encore qu'une république et une démocratie sont de nature fédérative; c'est l'opposé du centralisme européen. Mais il n'y a pas encore d'harmonie intérieure complète entre l'autonomie des Etats et le gouvernement central, et les raisons techniques de cette désharmonie ne sont pas encore surmontées.

En Europe, on polémiquait souvent contre l'« américanisme », comme contre une *Weltanschauung* mécanique et matérialiste; on signale l'omnipotence du dollar, le manque de sens politique et « étatique », l'insuffisance de la science et de la culture américaines, etc. Comme si beaucoup de ces reproches ne pouvaient s'appliquer, par exemple, à l'Allemagne! Et que d'aristocrates européens recherchant pour femmes les filles de millionnaires américains, bien nantis de dollars!

M. Masaryk sympathise, quant à lui, avec la culture américaine, et il est d'avis qu'elle est sympathique aussi à la majorité des immigrants tchèques. Ce n'est pas seulement l'art de manier les machines que nous pouvons apprendre en Amérique, mais aussi l'amour de la liberté et de l'indépendance

individuelle; la liberté politique républicaine engendre cette naïveté et cette franchise américaines, qui se manifestent dans le domaine des affaires, comme dans le domaine politique et économique; l'idéal humanitaire prend corps dans d'admirables hôpitaux; l'argent est employé de façon philanthropique et généreuse.

Par quoi M. Masaryk ne veut pas dire qu'il n'y ait pas, en Amérique, d'ombres au tableau, ni de problèmes d'une solution difficile. Dans le domaine littéraire, la lutte contre le puritanisme et ses excès est depuis longtemps engagée. La jeune génération de critiques combat le défaut de sentiment artistique dans tous les domaines, le manque de compréhension à l'égard de la mentalité sociale et socialiste, la « standardisation » de toute vie spirituelle et culturelle.

Baldwin appuie sur la primauté de la conscience esthétique (« Pancalisme ») avec une insistance qui permet de conclure que ce facteur manque à la vie américaine. Beaucoup d'écrivains étudient l'origine et le développement de la « décadence » américaine. On se demande, d'où elle peut venir. L'Amérique n'a ni armée, ni militarisme; commencerait-elle à s'étioiler à cause de ses richesses et de la paix? Il est vrai qu'elle est moins « jeune » que « nouvelle ». Des habitants lui viennent d'Europe, la créent par leur énergie de pionniers. Et qui sait le résultat, l'effet final, non seulement moral, mais aussi biologique, du mélange et de la pénétration réciproque des nationalités? La nervosité et la psychose sont très répandues en Amérique; les suicides sont nombreux; les femmes, surtout, nerveuses.

La littérature américaine n'est connue en Europe que de façon fragmentaire; c'est à tort. Le développement spirituel des Etats-Unis se manifeste dans cette littérature. La lutte contre le puritanisme et le calvinisme engendre des conceptions plus modernes et plus humaines. Longtemps avant la guerre civile, c'est dans la littérature qu'était engagée la lutte contre l'esclavage. On observe dans la littérature américaine un fort élément progressiste; elle sympathise sincèrement à tous les peuples non encore libérés.

On y peut étudier la vie américaine sous tous ses aspects; à l'Est, à l'Ouest, au Sud, comme au Centre; celle des immigrants, de toutes les couches sociales. On nous y présente également (d'une façon parfois peu artistique) les diverses phases de l'histoire américaine et ses héros.

Particulièrement caractéristique, en cet âge du téléphone et du télégraphe, est la nouvelle courte. Elle se répand aussi en Europe, du reste.

Certains auteurs font le procès des grandes villes américaines. Dreiser nous peint Chicago et prétend que Sodome et Gomorrhe étaient, en comparaison, le rendez-vous de toutes les vertus. Les Césars de la décadence, la Renaissance italienne, Paris ou Berlin n'arrivent pas au niveau de la perversité de Chicago ou de New-York, à en croire Dreiser, Anderson et d'autres.

Ces critiques américains se définissent eux-mêmes réalistes conscients. Que combattent-ils? La « machine » et ses conséquences matérielles et morales; l'industrialisme et le capitalisme; l'étrécissement de vues, le pragmatisme scientifique et la surestimation de la science. Ils luttent pour la véritable liberté de conscience et pour la liberté de la femme. Mais dans cette lutte ils ne sont pas sans reproche eux-mêmes; parfois ils répondent à l'étrécissement de vues par une étroitesse égale; ils manquent de clarté; leurs buts sont imprécis; ils font preuve d'une superficialité toute américaine, etc.

Du reste, ni la « machine », ni le capitalisme ne sont parvenus à déraciner aux Etats-Unis l'idéalisme; peut-être même y est-il plus fort qu'ou que ce soit. Un élément essentiel du romantisme, la croyance au miracle, a trouvé une nouvelle base dans les merveilles de la technique moderne.

Il existe aussi en Amérique beaucoup de femmes-auteurs, moins qu'en Angleterre toutefois; il suffira d'en nommer deux, Miss Cater et Miss Canfield; l'une et l'autre dépeignent surtout la moitié occidentale du continent américain, où beaucoup de sociologues transportent aujourd'hui, de l'Est, le centre culturel de l'Amérique nouvelle. Les deux femmes-auteurs ont surtout pour objet d'analyser le puritanisme; leur analyse est pourtant quelque peu étroite et négative.

Outre l'influence anglaise (autrefois décisive), on peut relever dans la littérature américaine de fortes influences françaises, russes et scandinaves. L'influence allemande se fait sentir surtout dans le domaine scientifique. L'Amérique s'europeïse tout comme l'Europe s'américanise.

Ce rapprochement est aussi digne d'attention du point de vue politique. On relève l'influence des immigrants : surtout des Allemands et des Juifs. Peu à peu l'Amérique cesse d'être anglo-saxonne; pourtant cela ne l'a pas empêchée de se mettre du côté des Alliés dans la guerre. C'est là une conséquence du vif intérêt qu'elle prend à l'Europe, de son développement intellectuel, de l'éclosion d'une Amérique nouvelle, telle qu'elle se manifeste dans la littérature américaine (1).

(1) Tiré des *Mémoires* de Masaryk.

Caisse Générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies 11

Capital : 20,000,000

Réserves : 24,000,000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Comptes de Chèques et de Quinzaine

-- Dépôts de Titres et de Valeurs --

Lettres de Crédit -- Prêts sur Titres

- - - - Coffres-Forts - - - -

BUREAUX DE QUARTIER :

Place Bara, 14, Cureghem.
Parvis St-Gilles, St-Gilles.
Place Sainctelette, 26, Mo-
lenbeek.

Rue des Tongres, 60-62,
Etterbeek.
Place Liedts, 18, Schaerbeek
Rue du Bailli, 79, Ixelles.

Billaux Grossé

BRUXELLES

16, rue des Colonies

Art Religieux
Ornements d'églises

Sculptures Statues
Orfèvreries Cuivres
Broderies Mobilier, etc.

Drapeaux de Sociétés.

◆◆◆ CARRELAGES ◆◆◆

J. Swartenbroeckx

6, Avenue de la Porte de Hal

Téléphone B 15911 BRUXELLES Téléphone B 15911

◆◆◆ REVÊTEMENTS ◆◆◆



A la Grande Fabrique

Maison fondée en 1877

Téléphone 3003

Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1910.

E. Esders

26, Rue de la Vierge Noire, 26

BRUXELLES

VÊTEMENTS POUR HOMMES, DAMES
ET ENFANTS

Livrées et uniformes. - Vêtements de sports
et voyages. - Lingerie. - Bonnetterie. -
Chapellerie. - Ganterie. - Chaussures. -
Cannes. - Parapluies. - Fourrures. - Modes.

Banque de l'Arrondissement d'Anvers

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : Longue rue Neuve, 107-111 ANVERS
Succursale: Rue Théophile Roucourt, 2 BEROHEM-lez-Anvers

Comptes chèques. — Ouvertures de crédit. —
Comptes à terme. — Comptes de quinzaine. —
Caisse d'épargne. — Location de coffres-forts. etc.

CHOCOLAT**DU C'ANVERS**LA GRANDE
MARQUE BELGE

La marque qui se trouve sur tous nos Gramophones et Disques
C'est le symbole de la suprématie
Demandez nos catalogues et l'adresse du revendeur le plus proche.

C^{ie} française du Gramophone

BRUXELLES
171, boulevard Maurice Lemonnier
65, rue de l'Écuyer
42, place de Meir. Anvers.

Moins que
10
CENTIMES
par
Semaine

"NUGGET"
POLISH POUR CHAUSSURES

Fabriqué par THE 'NUGGET Polish C^o

Maison fondée en 1873 VAN CAMPENHOUT Frères et Sœurs
François VAN NES Successeur
13, Rue de la Colline, 13 -- BRUXELLES -- Téléph. : 227.64

TYPOGRAPHIE — LITHOGRAPHIE — PAPETERIE — MAROQUINERIE
FABRIQUE DE RÉGISTRES — COPIE-LETTRES
CHAPELETS — ARTICLES DE BUREAU — LIVRES DE PRIÈRES.

Usine électrique : 36, Rue Vanderstraeten, 36, Molenbeek-Bruxelles

LA MAISON DU TAPIS

BENEZRA

41-43, Rue de l'Écuyer, 41-43 - BRUXELLES

TAPIS D'ORIENT, ANCIENS et MODERNES.
— MOQUETTES UNIES tous les tons. —
TAPIS D'ESCALIERS et D'APPARTEMENTS
— (divers dessins et toutes largeurs), —

CARPETTES DES FLANDRES ET AUTRES
— — (imitation parfaite de l'Orient). — —
TAPIS D'AVIGNON UNIS ET A DESSINS.

Les prix défient à qualité égale toute concurrence.

ATELIER SPÉCIAL POUR LA RÉPARATION DES TAPIS